

JE SUIS COINCÉ ENTRE les quatre murs du souvenir, dans une chambre humide et basse. Je n'ose pas regarder par cette fenêtre. Ça me donne l'impression que je suis dans une cave. Tout se passe au-dessus de moi. Je vois des jambes courir devant la fenêtre. Décidément, elle est très haute. Si je devais m'enfuir, il serait tellement facile de m'écraser les mains, de me broyer les doigts. Et je retomberais dans mon trou. Je suis pris dans une sorte de fosse d'où j'aperçois encore les jambes des fossoyeurs et des amis. Le couvercle va peut-être se refermer, je resterai seul avec mon humidité, seul dans cette chambre d'hôtel qui ressemble à un salon mortuaire, seul à attendre la vermine. L'endroit est propice à cela, je l'ai tout de suite compris. Déjà je me sens pénétré, il y a des choses qui travaillent sur mon corps. On entre en moi lentement.

Je regrette maintenant d'avoir choisi Naples. Il y a tellement d'autres villes où nous aurions pu nous rencontrer. Florence, Rome, Milan même. Naples, évidemment, c'est un nom magique. Je voyais tout de suite les sérénades, les promenades au port le soir, le soleil. Elle était enchantée, elle aussi. Naples, c'était la grande aventure. Tant pis. Je n'aurais pas le temps de lui écrire que je préfère l'attendre à Rome. Elle est déjà partie. Non pas encore, presque. Demain matin, à 9 heures, elle prend le train à la gare de Lyon. 24 heures pour Rome, puis, en prenant le direttissimo, elle sera ici à 1.40. Je lui ai tout expliqué.

Décidément, c'est malsain ici. Ma chemise s'alourdit sur moi. Quand je m'étends sur le lit, c'est pire, je deviens comme écoeuré : je n'ai le goût de rien faire. Mes forces s'effritent. Même lire m'ennuie. J'ai d'ailleurs presque terminé le Stendhal. Dieu sait si cela peut être ennuyant des impressions de voyage en Italie. On voit bien qu'il n'attendait pas, lui. Il regardait tout simplement ; il rentrait chez lui le soir et racontait ce qu'il avait vu. Il n'était pas impatient ou inquiet. Il n'attendait personne à Naples, sinon . . . Deux jours. Deux jours, mais après un mois. Et surtout dans cette chambre. Il faudra changer d'ailleurs, car Hélène ne coucherait pas ici. Nous quitterons Naples au plus vite à son arrivée ; moi j'en aurai assez. Nous trouverons une petite auberge, près de Sorrento. Mais pas cette chambre, pas ces murs. Ces murs bruns laids. Il y a même des dessins de fleurs. Elles ressemblent plutôt à des araignées. Sur les quatre murs et de bas en haut, elles étendent leurs grandes pattes. Au plafond, ce sont les vraies araignées. Ma foi, il y a des fils partout, entre les tuyaux et le mur, dans l'encadrure de cette porte barrée. Cette fausse porte d'ailleurs déplairait à Hélène. C'est comme si

quelqu'un pouvait entrer d'un moment à l'autre et nous surprendre. C'est une menace perpétuelle, et si je continuais de la regarder, je sens que je ne pourrais fermer l'oeil de la nuit. Pourtant, elle doit être barrée. Mais une porte, on ne peut oublier que cela reste une porte: une porte blanche, mal peinte, avec un trou de serrure. Regardons par le trou. On l'a bouché probablement, c'est noir. Je me souviens la première fois qu'Hélène est venue à ma chambre. C'est ce qui lui avait déplu: la porte, juste en face du lit. Je lui ai répété que jamais elle ne s'ouvrait, que jamais à ma connaissance elle n'avait été ouverte, que jamais de toute éternité quelqu'un ne passerait ce seuil. Elle ne l'aimait pas. Elle l'a regardée tout le temps qu'elle est restée dans la chambre. Elle ne pouvait pas s'y habituer. Elle est revenue par la suite. Deux fois. Non, trois fois. C'était pour m'aider à faire mes valises. On ne pensait plus à la porte alors. Hélène y pensait peut-être. On n'en parlait plus en tout cas. D'ailleurs ensemble nous n'avons jamais beaucoup parlé, il faut bien le dire. Même la première fois que je l'ai vue.

On a commencé en silence. Je n'ai jamais bien compris son comportement ce soir-là. A quel moment, ai-je senti que quelque chose se passait, que nos relations se transformaient. Même pas. J'ai à peine deviné la complicité de son regard. On se regardait si peu de face. Une sorte de certitude m'assurait qu'Hélène n'était plus la même. A quoi attribuer ce revirement de sa part. Car moi je lui avais fait savoir trop souvent qu'elle me plaisait. Et avec quelle maladresse. Je n'osais plus escompter un succès que j'avais désiré avec trop de rage. J'avais toujours le dessous avec elle. C'est moi qui me fourvoyais en paroles, en explications, en commentaires. Elle ne disait jamais un mot. Elle régnait sur une montagne que je gravissais péniblement pour la

rejoindre, puis finalement je trébuchais et je dévalais toute la pente. Devant les autres, je devenais plus maladroit. Je détruisais tous mes effets avant même de m'en servir . . .

Qu'y avait-il de changé ce soir-là ? J'étais le même, peut-être désinvolte, car j'en étais venu à me moquer d'une ambition à jamais vaine. A un certain moment dans la soirée, après le repas, quelque chose est arrivé, un changement de densité. Elle m'écoutait parler et me donnait toujours raison. Cela m'autorisa à produire mes idées encore plus cavalièrement : elle confirmait toujours, elle approuvait, elle disait toujours : "C'est vrai" . . . C'était mon soir. Les événements tournaient en ma faveur. Il était près de minuit, et j'étais décidé à ne pas partir de chez elle. J'avais hâte que l'heure du dernier métro fût passée pour m'aider de ce prétexte. Vers minuit et demi, je remarquai d'évidents signes de nervosité chez elle. Moi, j'étais à vide de conversation, et nous écoutions en silence marquer les secondes à l'horloge. Nous étions très nerveux tous les deux. Mon cœur faisait tous le temps dans ma poitrine. Je n'avais rien dit encore à Hélène pour la séduire. L'heure passait, j'étais sauf, seul avec Hélène dans une chambre, sur un même canapé. Tout paraissait évident quoique, pour moi, inespéré.

Je pris quelques minutes pour reprendre mon aplomb. J'appliquai toute mon énergie à dissimuler mon ravissement. Je parlai un peu, trop, sûrement. Il se passa un bon 15 minutes de malaise. Puis, risquant le tout pour le tout, sans transition aucune, sans le préambule habituel de la douceur et de la tendresse, je me levai pour fermer la lumière. Elle ne disait toujours pas un mot. Moi non plus. J'avais pourtant quelques boutades qui me brûlaient la langue. Cette scène était décidément comique. Je me frappai contre le lit en revenant, je pris ma place, je relevai sur nous une couverture que j'avais remarquée d'abord,

et tentai de reconnaître les lieux de son corps pour m'y conformer. Je rencontrai d'abord son visage dont le contact me fut infiniment doux, cette peau lisse et brûlante que j'avais à peine effleurée quelques fois en dansant et qui tout d'un coup m'était offerte. Je reconnus le coin de la bouche et les lèvres. Je posai, à tout hasard et comme par principe, quelques baisers sur ce visage avec lequel je n'étais pas encore familier. Je passai tant bien que mal une jambe par-dessus les siennes. Je mettais du temps à prendre ma position. Tout cela se faisait en silence, nous ne prononcions pas un traître mot. Je l'embrassai sur les lèvres. J'avais un peu de difficulté à rendre ces baisers faciles: je tournais et retournais ma tête pour trouver l'harmonie parfaite. Je commençais par les commissures, je me rapprochais du centre, je relevais ses lèvres et je passais ma langue. Je sentis enfin l'accord se produire. Ses lèvres remuaient avec les miennes, je sentis sa salive pénétrer dans ma bouche et nos langues s'effleurer avec douceur, se tenir un langage nouveau et capiteux. Puis je me retirais; nos lèvres étaient encore mouillées de salive, et nous reprenions ces étreintes qui étaient nos premiers gestes.

Le moment n'était pas encore venu de me laisser aller à mon ravissement et d'avouer un plaisir qui m'aurait, encore une fois, fait perdre le dessus. C'est son ravissement que je voulais le premier. Je l'embrassai dans le cou. La devinant consentante, je pris une initiative qui aurait dû être une douce découverte, mais qui était alors une gageure. Je dégrafai les deux épaisseurs qui la couvraient. Elle ne dit pas un mot, moi non plus par principe. Elle se laissait faire, et moi j'allais d'autant plus lentement que la chose me semblait ridicule. Je me rendis jusqu'au bout de la rangée de boutons, j'écartai les vêtements et j'embrassai ses seins. Quelle merveilleuse sensation de toucher cette poitrine palpitante et ouverte à mes lèvres. Je la couvrais de mes lèvres. J'aurais voulu que son sang affluât